

Svetlana Solomykina, libre d'esprit et fidèle à ses valeurs



F. R. : Svetlana, votre parcours hors du commun nous intrigue. Pouvez-vous nous en tracer l'origine ?

S. S. : Quand j'étais jeune, je jouais du piano. Je voulais faire carrière en musique classique. Mon papa m'a plutôt suggéré de m'orienter vers les sciences pour être bien outillée dans la vie. Selon lui, mon goût pour la musique je pourrais quand même le cultiver en dilettante. En choisissant une discipline scientifique, je suivais son conseil. Puis après mon premier cycle en génie chimique, j'ai été invitée en France pour faire des études en physico-chimie moléculaire. C'est à l'Université de Paris-Sud que j'ai fait la connaissance d'un confrère québécois qui allait devenir l' élu de mon cœur et m'amener au

Québec, en 1992.

F. R. : Pourquoi avoir choisi le génie chimique à l'origine ?

S. S. : Le hasard et la nécessité. Initialement, je me dirigeais vers des études en pharmacie ; j'aimais la chimie et je désirais aider les gens. Toutefois, à la résidence étudiante de l'Université à Moscou toutes les places réservées aux étudiants de cette discipline étaient occupées. J'ai décidé de me réorienter. Une cousine plus âgée avait fait le génie chimique à l'Université de Mendeleïev. Elle m'avait parlé avec enthousiasme du champ magique des transformations moléculaires. Cette discipline rejoignait mes domaines d'intérêt. Avec le recul, je sais que ce qu'on choisit à vingt ans n'est souvent pas ce qu'on aurait choisi à 40. C'est souvent difficile d'arrêter un choix à cet âge, mais il reste que fondamentalement, les études nous confèrent des outils pour construire notre vie.

F. R. : Vous avez connu un très long parcours scolaire. D'où est venu le soutien moral et l'aide financière tout au long de ce parcours ?

S. S. : Certes pas de ma famille russe, mon père est décédé alors que j'étais encore adolescente.

J'ai bénéficié de bourses, dont celle venue de France et celle de l'AFDU. Ma belle-famille québécoise m'a rapidement adoptée : elle était fière de moi et m'a beaucoup encouragée. Ce qui est heureux parce qu'il fallait beaucoup de résilience à une femme, qui du reste est immigrante, pour s'installer dans une discipline dominée par le « beau genre ».

F. R. : Du baccalauréat au doctorat, votre parcours scolaire est linéaire. Je remarque que sur le plan professionnel il s'est toutefois déroulé beaucoup plus en gestion qu'en chimie. Pourquoi ?

S. S. : Il faut se rappeler que le Québec des années 90 accusait beaucoup de retard au niveau des sciences et de la recherche et qu'il y avait donc peu d'ouverture pour une professionnelle ayant un doctorat en poche. Avec la perestroïka, le pays s'était ouvert et en 1997, il avait été admis au sein du groupe sélect du G7. Mes activités d'intermédiaire franco-russe m'ont amenée à faire la connaissance d'un vice-président d'une entreprise québécoise spécialisée en gestion de technologies de l'information. Il m'a approchée pour m'offrir un poste en gestion de projets en Russie. Le premier de ces projets concernait l'implantation d'un système de gestion cadastrale et de taxation foncière, une gestion devenue nécessaire avec la privatisation des terres en Russie. Le Québec était bien positionné pour faire ce genre d'implantation. Bien que le domaine était nouveau pour moi, j'ai fait confiance à la vie. Mon difficile parcours d'immigrante m'avait enseigné à transformer les risques en opportunités. Je pouvais de plus compter sur une solide formation générale qui allait me permettre de maîtriser la situation. Ainsi, pour développer il faut analyser, synthétiser, vulgariser. L'analyse, la synthèse et la vulgarisation sont les fondements des sciences.

F.R. : Parlons famille. Avez-vous des enfants et si oui, comment avez-vous concilié vie professionnelle et familiale ?

S. S. : Oui, j'ai eu deux enfants à 4 ans d'intervalle et l'un deux avait une santé fragile en bas âge. Pas facile quand on a un conjoint qui travaille souvent loin du domicile et en l'absence de proches capables de me venir en aide. Ma mère habite toujours en Russie et ma belle-mère avait des problèmes de santé. Les monoparentaux ont toute mon empathie. Heureusement, au travail les gens me faisaient confiance et n'ont jamais cessé de me confier des responsabilités. Je dois toutefois reconnaître que j'ai eu une trentaine chargée.

De Moscou à Québec



Svetlana et sa maman demeurée en Russie



La cérémonie de remise des diplômes à l'Université Laval (1997) où Svetlana a prononcé le discours relayé dans la presse russe.

F. R. : Et que vous est-il arrivé à la quarantaine ?

S. S. : À l'aube de chaque décennie, j'ai l'habitude d'envisager les expériences que je souhaite réaliser pendant cette période. J'ai donc créé mon cabinet-conseil. On m'a offert de siéger sur des conseils d'administration de sociétés d'État. À ces postes, la gouvernance, la gestion et l'éthique sont des notions qu'il faut bien maîtriser. C'est la raison pour laquelle je me suis dotée de compétences en planification stratégique et en gouvernance. Je les ai acquises du Collège des administrateurs de sociétés d'État. Siéger sur ces conseils d'administration m'a permis d'effectuer un retour vers les sciences en accompagnant des entreprises de haute technologie et en dirigeant des projets d'envergure.

F. R. : Atteignant la cinquantaine, vous faites une entrée en politique. Pouvez-vous nous raconter cette expérience ?

S. S. : Oui, j'avais du vécu et des valeurs humaines à partager. Je voulais aussi redonner à la société du Québec qui m'avait tant offert. J'ai adoré la campagne électorale sur le terrain. J'y ai fait de riches rencontres avec des gens formidables. Je déplore toutefois l'absence de loyauté et de reconnaissance de compétences, le manque de place pour exprimer ses idées et la préséance de l'image publique sur le contenu. Aujourd'hui, ma porte est fermée et c'est une expérience que je recommande difficilement à une femme; surtout pas à des aspirantes immigrantes. Je suis retournée à mon cabinet-conseil à l'intérieur duquel je peux évoluer en femme libre, indépendante d'esprit. Je viens de terminer de beaux projets pour des entreprises innovantes.

F. R. : Qu'envisagez-vous pour la suite ?

S. S. : J'ai suffisamment accompagné des organisations en démarrage ou en transformation, les ai mises ou remises sur les rails avant de les laisser voler de leurs

propres ailes. Récemment, j'ai accepté un défi au sein d'une société d'État en pleine évolution et j'en suis bien heureuse.

F. R. : Quel est maintenant le message que vous désirez adresser à de jeunes femmes désireuses de marcher dans vos traces ?

S. S. : Il faut reconnaître que pour une femme, faire carrière demeure une aventure parsemée d'embûches, un parcours encore plus difficile pour les immigrantes. Le Québec a encore du travail à faire pour réaliser une véritable intégration des femmes dans toute sa hiérarchie: dans les hautes sphères, une femme compétente demeure une femme menaçante. Pour réussir, les femmes devront agir avec doigté, courtoisie, solidarité et respect. Elles devront savoir quand et comment intervenir tout en étant conscientes des différences de chacun. Il faut préparer le terrain pour que nos interlocuteurs soient prêts à accueillir notre point de vue. Dans tout ce processus, l'humour peut s'avérer une arme utile.

À ces jeunes, je dirais

- Soyez persévérantes et patientes,
- Sachez que notre monde a besoin de scientifiques et d'ingénieurs pour répondre aux défis auxquels nous faisons face aujourd'hui,
- Ne marchandez jamais vos valeurs : restez vous-même, restez libre!
- Soyez enthousiaste mais pas naïve,
- Aimez la vie et foncez!